

XYZ. La revue de la nouvelle

Bleu

Isabelle Toussaint



Numéro 78, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3445ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Toussaint, I. (2004). Bleu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (78), 67–68.

Bleu

Isabelle Toussaint

Il a suffi d'une minute. Le temps d'entrer dans la salle, d'embrasser du regard le seul tableau qui s'y trouve, de se laisser séduire par tout ce bleu, puis de dénicher dans le creux de ses souvenirs à quoi cette couleur lui fait penser. Ce n'est pas bien loin. Juste là, à peine replié dans l'oubli, prêt à se déployer au moindre signe. Et ça se déploie.

Une tache bleue qui vole au vent. Son corps qui habite cette petite robe couleur d'horizon pour la première fois, pour la dernière aussi. Elle peut presque sentir la chaleur du vent glisser sur sa peau, ses propres pas fouler les sentiers sablonneux du parc. D'abord légers et insoucians, puis de plus en plus précipités. Ce souffle, juste dans son dos. C'est comme un frisson qui lui parcourt l'échine, une présence qu'elle devine plus qu'elle ne l'entend.

Elle ne veut pas céder à ces souvenirs. Rapidement, elle ramène ses pensées vers le tableau et se laisse absorber par le subtil relief des coups de pinceau, l'admirable juxtaposition des couleurs, la transparence lumineuse de l'huile. La toile, à dominante bleue, recèle aussi de petites traînées de jaune, d'écarlate, de blanc... tout comme les minuscules fleurs qui bordaient sa robe, taches multicolores sur fond d'azur.

Ça revient. Le souffle de nouveau, tout près. Les pas qui s'emboîtent dans les siens, juste derrière. Une main qui soudain s'empare du bleu, déchire ce ciel sans nuage. Elle revoit le tissu remonter sur sa cuisse, lui tirer la peau. Elle entend les coutures gémir et ce cri jaillir de ses entrailles. Stupidement, sa première pensée s'attarde à sa robe neuve, sa robe qu'on abîme. Les bretelles si délicates, si charmantes, si faciles à arracher. Le tissu si vaporeux qui lui a valu plus de regards en une seule journée qu'en toute une année. Et puis, rapidement, toutes les autres pensées qui se bousculent, sa vie, sa peau, ce parc désert, la nuit qui tombe, son amoureux qui l'attend.

Elle détourne brusquement son regard du tableau. Ses pas la guident malgré elle hors de la pièce, vers les toiles d'une autre salle. Elle s'avance vers la première, tente de s'y intéresser, mais la tête n'y est plus. Il y a encore du bleu, toujours du bleu. Même en petites doses, elle n'en peut plus de cette couleur. Elle court vers la sortie du musée pour échapper à sa mémoire, mais il est trop tard. L'engrenage des souvenirs ne s'arrêtera plus.

Elle revoit tout. La main qui l'agrippe par le cou, ses cheveux qu'on tire, son sac à main qui se renverse. Et l'énergie, l'incroyable énergie du désespoir qui la propulse vers l'avant, hors des horribles griffes. Le monstre la rattrape, s'écroule sur elle, un poids immonde, une horreur. Sa bouche ignoble mouille son cou, sa main lui agrippe la cuisse. Elle sent la brûlure sur son genou écorché, le sable qui lui râpe la joue. Elle hurle, se débat, se transforme en boule de résistance, en explosion de violence. Son coude délicat et pointu devient une arme offensive et remonte violemment sous la mâchoire rugueuse. Le bruit des dents qui s'entrechoquent, la langue qui saigne sûrement, rien qu'à lire la douleur sur l'odieux visage. Quelques secondes durant lesquelles le mal est détourné. Elle s'extirpe, se lève et court, court en hurlant. Le vent brûle ses éraflures, ses jambes la soutiennent à peine, mais elle s'enfuit hors du parc, enfile les trottoirs, remonte sa rue, hors d'haleine. C'est un son rauque, douloureux, qui émane de sa gorge lorsqu'elle monte les escaliers jusqu'au troisième étage.

La porte, Dieu merci, n'est pas verrouillée. Il lui reste juste ce qu'il faut de force pour tourner la poignée et s'écrouler dans l'entrée, tache bleue sanglotante sur fond de tapis rouge.